

mœurs un peu austères, mais bons et affectueux camarades, ont suivi noblement la ligne de conduite qu'ils se sont imposée d'abord et recueillent le prix de leur courage dans l'estime générale qui s'attache à leur personne et à leur nom.

Dans le cercle de mes relations de jeune homme, le type le plus parfait de la fidélité au devoir se nommait Gabriel Reynaud.

Je me souviendrai toujours de l'époque solennelle où, à peine échappé du collège, j'allai à Dijon pour y faire mon droit. La vie m'apparaissait sous un nouvel aspect et je jouissais pleinement de la liberté que j'avais tant désirée. Mais la joie que j'éprouvais n'était pas bruyante et excentrique comme celle de la plupart des étudiants ; l'indépendance me donnait un plus vif sentiment de la dignité et de la responsabilité personnelles. D'ailleurs, j'avais encore les oreilles pleines des recommandations paternelles et j'arrivais armé des meilleures résolutions.

C'est sous les voûtes de la vieille université de Bourgogne que j'aperçus pour la première fois Gabriel Reynaud. Je remarquai son teint pâle, son air grave et un peu triste, et je ne sais quoi de sympathique dans tout son extérieur. Nous eûmes bien vite fait connaissance et en peu de jours nous fûmes des amis intimes.

La mère de mon ami, restée veuve de très-bonne heure, s'était consacrée tout entière à l'éducation de son fils unique, qui ne s'était séparé d'elle que le jour où la mort l'avait ravie à sa tendresse. Gabriel, orphelin à dix-sept ans, ressentit une si grande douleur du coup terrible qui le frappait, que son caractère ardent et enjoué se modifia tout-à-coup. Ce malheur grava profondément dans son âme les enseignements de son enfance et produisit sur son avenir une influence décisive : la vie lui